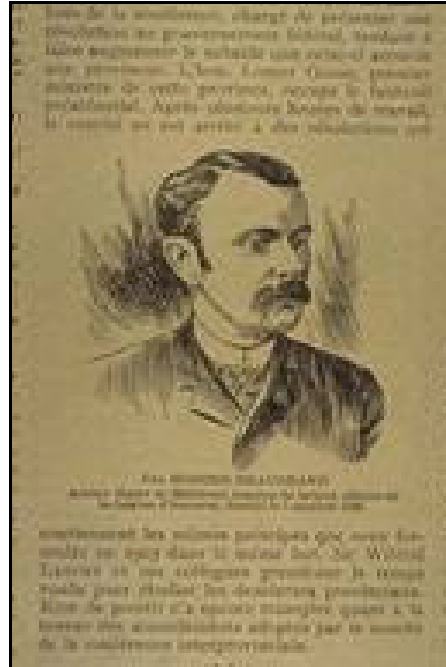


HONORÉ BEAUGRAND TRADUCTEUR DE LUI-MÊME



SUMMARY

This paper examines translational strategies as indices of contemporary audience expectations. It is argued that the English translations included in Honoré Beaugrand's collection of folk tales *La chasse-galerie* (1900) did not necessarily reach a public very different from that which the original stories were intended for. The extensive use of French phrases and the many references to Catholicism would have made their reading difficult for a Protestant English mind with no particular interest in Quebec folklore. The effects of Beaugrand's bilingual venture must therefore be situated mainly within the realm of Montreal's bicultural elite.

DANS LA PRÉSENTE RÉFLEXION, je tenterai de tenir à égale distance deux types de critique assez courants dans le domaine de la «traductologie» (*translation studies*) et que j'appellerai «esthétique» et «glottocentrique». Dans le premier cas, on considère le texte traduit comme une sorte de dérivé, comme un produit imparfait qu'il incombe au critique averti d'évaluer d'abord, de corriger ensuite. De tels jugements ont toutefois l'inconvénient de ne point ouvrir de nouvelles voies. Les adeptes de la deuxième tendance, quant à eux, étudient la traduction comme une énigme purement linguistique dont la clef se trouve dans l'original. Or si l'acte de traduire se laisse comparer à un corps-à-corps avec deux langues, on se gardera d'oublier qu'il comporte également une suite d'options plus socio-culturelles que stylistiques. Afin d'éviter les écueils de l'esthétisme et du glottocentrisme, je ferai mienne une hypothèse énoncée il y a une vingtaine d'années par des chercheurs israéliens et belges. On pourrait la formuler comme suit: *la culture de réception impose des contraintes discursives au texte traduit qui entrent en concurrence avec les axiomes linguistiques du texte de départ*¹. Il s'en suit notamment que, pour comprendre l'effet d'une traduction, il faut la réinsérer dans la littérature d'arrivée et la situer par rapport au(x) public(s) récepteur(s). C'est précisément là que le bât blesse dans les contes que Honoré Beaugrand, écrivain québécois de la seconde moitié du dix-neuvième siècle, a écrits en français, puis traduits en anglais². D'emblée, sa façon de procéder soulève quelques questions. Ainsi, il n'est pas clair que l'existence d'un nouveau texte (la traduction) entraîne celle d'un nouveau public, ni que le choix d'une autre langue implique le passage à une autre aire culturelle. En outre, il convient peut-être de se demander si la «traduction d'auteur» (*l'autotraduction*) obéit aux mêmes principes que les traductions *allographes* ou si elle relève plutôt de la (re)création originale? Sans trancher péremptoirement, je me propose dans ce qui suit d'étudier les transformations textuelles afin de mieux saisir les rapports entre les deux communautés linguistiques de l'époque.

*

Au moment de *s'autotraduire*, Honoré Beaugrand s'est déjà aventuré en terre inconnue. Jeune homme, il se trouve tantôt au Mexique (pour défendre l'honneur de Maximilien d'Autriche et de Charlotte de Belgique), tantôt en France, puis aux États-Unis. En 1873, au Massachusetts, Beaugrand épouse la protestante Eliza Walker et est fait maître de la

¹ Voir les textes réunis par James S Holmes, José Lambert et Raymond van den Broeck, *Literature and Translation*, Louvain, Acco, 1978 et par Theo Hermans, *The Manipulation of Literature*, Londres, Croom Helm, 1985, ainsi que les numéros de *Poetics Today* (1981), de *Dispositio* (1983) et de la *Revue de littérature comparée* (1989) consacrés à la traduction.

² Honoré Beaugrand, *La chasse-galerie and other Canadian Stories* suivi de *La chasse-galerie: légendes canadiennes*, Montréal, s.n., 1900. Désormais, les renvois à cette édition apparaîtront dans le corps du texte et seront précédés d'un A ou d'un F selon qu'il s'agit de la version anglaise ou française.

loge maçonnique de Fall River. Dorénavant, tant le libéralisme radical que les voyages seront des constantes dans sa vie. Américain naturalisé, ce républicain anticlérical acquiert une assez bonne maîtrise de l'anglais pour publier dans la langue de sa femme à New York, à Toronto voire à Montréal (ville dont il sera le maire en 1885 et 1886). Même de la part d'un esprit aussi cosmopolite, le recueil *La chasse-galerie* paraît quelque peu insolite, dans la mesure où un exemplaire sur trois comprend à la fois le texte français et la version anglaise³. Un avant-propos justifie cette décision éditoriale:

Quelques mots sont nécessaires pour expliquer la mise en volume, sous un même titre et sous une même couverture, d'une série de légendes qui ont déjà été publiées dans les revues Canadiennes et Américaines, en anglais et en français. Un simple coup d'œil fera comprendre au lecteur, qu'à part la légende de la CHASSE-GALERIE qui est à peu près la même, sans être une traduction littérale, les autres récits ne se ressemblent guère, si ce n'est dans l'intention qui a engagé l'auteur à sauver de l'oubli, quelques-uns de ces contes du cru qui pourront servir plus tard à compléter une étude ou même à faire une simple compilation du *Folk-Lore* franco-canadien et de nos légendes populaires (7).

L'auteur fait bien de nous mettre en garde, parce que les deux versants de l'édition sont loin d'être équilibrés. Ils n'ont en commun que la légende éponyme, puisque du «Loup-garou» aux «Werwolves [*sic*]», il y a plus qu'un pas. Cette dernière histoire, en effet, enchâsse les anecdotes racontées par Pierriche Brindamour dans une narration autrement élaborée. Malgré son titre enfin, «La quête de l'enfant Jésus» n'existe point en français, si ce n'est dans la version que François Ricard a jointe à son édition. Dans *La chasse-galerie* de 1900, la seule qui ait paru du vivant de l'auteur, les deux langues ne couvrent pas le même terrain (comme dans les collections qui présentent deux textes «en miroir»), mais l'anglais est subordonné au paratexte français. A mon avis, ce refus de simplement juxtaposer les idiomes fait du recueil de Beaugrand un texte *bilingue* au sens fort du mot⁴. Ici, la traduction ne remplace pas l'original, mais vient la compléter. En la lisant, nous sommes invités à jeter un coup d'œil du côté de la version française, présente entre les lignes du texte traduit. Précédée d'un avant-propos français, coiffée de titres français, truffée de calques et d'emprunts, la traduction devient un palimpseste qui tantôt révèle, tantôt cache la première couche. Nous allons le voir à l'instant même.

³ Dans son édition critique, François Ricard estime le tirage «à deux cents exemplaires, aussi bien pour l'édition française que pour l'édition anglaise, la moitié de ces tirages servant à l'édition bilingue.» H. Beaugrand, *La chasse-galerie et autres récits*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, «Bibliothèque du Nouveau Monde», 1989, p. 29.

⁴ Qu'il me soit permis ici de renvoyer à deux de mes travaux: Rainier Grutman, «Le bilinguisme littéraire comme relation intersystémique», *Canadian Review of Comparative Literature/Revue canadienne de littérature comparée*, 17:3-4, 1990, p. 198-212 et «Mono versus Stereo: Bilingualism's Double Face», *Visible Language*, 27:1-2, 1993, p. 206-227.

La version anglaise du conte principal («La chasse-galerie») comprend quelque trente gallicismes, répartis sur soixante-cinq occurrences, soit environ deux par page. Puisque ces lexèmes ne sont jamais glosés (à l'exception de «*le bossu*, the hunchback», [A11]) et que leur morphologie ne se rapproche pas de celle de l'équivalent anglais (sauf «camarade» et «comrade»), on serait tenté de conclure à leur étrangeté irréductible. C'est oublier cependant que les xénismes en question se coagulent autour de quelques isotopies bien particulières. En témoigne la concordance: «diable» apparaît onze fois dans le texte anglais, «camarades» sept fois, «chasse-galerie» quatre, «Dieu» trois et finalement, «un verre» et «les ivrognes» ont chacun deux occurrences. Pour une fois, l'usage du français ne se limite pas aux confessions et aux ébats amoureux, n'est pas *le code du catleyas*. S'il faut en juger par les champs sémantiques dégagés, les emprunts servent d'abord à visualiser la vie des bûcherons dans les chantiers du Nord québécois. Outre une dose jugée convenable de couleur locale, ils apportent une dimension supplémentaire à l'imaginaire de la traduction. En effet, dans un texte où Satan l'emporte sur «Old Nick» et autres «Beelzebub», le français fait figure de langue incantatoire. Il traverse le conte anglais comme un leitmotiv: «Acabris, Acabras, Acabram! Fais-nous voyager par-dessus les montagnes!» (A16, A22, A27, A30) De vague mémoire cabalistique, l'invocation reprend en partie la première déclinaison latine et suggère un lien entre la magie et la liturgie. Outre des rudiments de la langue française, le lecteur idéal devrait donc posséder des notions d'histoire pour saisir les connotations religieuses qui entourent la légende d'origine poitevine⁵. De manière fort paradoxale, le texte anglais semble écarter un public composé d'anglophones unilingues et protestants. C'est dire à quel point le bilinguisme produit, à l'intérieur de la traduction, un effet rhétorique d'autant plus puissant que les mots français ne proviennent pas nécessairement du texte-source, mais sont parfois *sélectionnés* pour la cause. Soit les extraits suivants:

«I was telling you,» said Joe, «that I was a *pendard* in my youth, but it is long since I mended my ways, and now I never joke about religious matters.» (A11)
 -Je vous disais donc, continua-t-il, que si j'ai été un peu *tough* dans ma jeunesse, je n'entends plus risée sur les choses de la religion. (F11)

Une équivalence pareille est rarement atteinte, ne fût-ce que parce que la version française comporte six fois moins de termes anglais que vice versa (une occurrence toutes les trois pages en moyenne). Par ailleurs, la portée sémantique de «cook» (F10, F34), «tough» (F11), «reel» (F26), «sheer» (F29) et «blackeye» (F33) se limite à l'évocation du milieu socio-professionnel des bûcherons et *draveurs*. Ce dernier nom, un dérivé du verbe *draver*, lui-même calqué sur l'anglais *to drive (the wood)*, montre à l'envi que l'anglais fonctionne, plus encore que comme le parler propre à une classe, comme une espèce de *technolecte* propre à

⁵ A ce sujet, on lira la bonne mise au point de Brigitte Purkhardt, *La chasse-galerie, de la légende au mythe*, Montréal, XYZ, 1992, p. 59-65 et 158-161.

un métier. Le lecteur le moindrement renseigné sur l'histoire du Québec s'attend à ces emprunts, lesquels ne constituent pas une transgression mais plutôt une confirmation de la mimésis inhérente au conte écrit.

*

En traduisant son texte, Honoré Beaugrand savait qu'il effacerait, en la noyant dans une narration anglaise, la différence que quelques anglicismes triés sur le volet lui avaient permis de créer dans l'original. Afin de réussir à rendre en traduction le rude langage des «gars» de chantier⁶, l'auteur a recours à une grande quantité de gallicismes. Ceux-ci ne révèlent pas forcément la teneur linguistique de l'original, toutefois. Lorsqu'il fait parler Joe le Cook et ses acolytes en un anglais entrelardé de termes français qui renvoient à la foi et à la superstition, Beaugrand obtient un effet plus littéraire que social, que le lecteur cultivé d'expression anglaise peut éventuellement situer dans sa propre tradition culturelle. En effet, de William Shakespeare à Sir Walter Scott, les citations françaises font régulièrement leur apparition dans les lettres de langue anglaise. Le «Mort ma vie!» que crie Richard Cœur de Lion dans *Ivanhoe* (chapitre XLII), fait écho au «Mort Dieu! Ma vie!» du duc de Bretagne dans *Henry V* (III, 5). La scène précédente, chez Shakespeare, se déroule même entièrement en français. La dauphine Katherine y apprend l'anglais de sa duègne Alice, mais le prononce si mal que les vocables *foot* et *gown*, innocents pourtant, acquièrent une nuance grivoise: «Le foot et le count! O seigneur Dieu! Ils sont les mots de son mauvais, corruptible, gros, et impudique, et non pour les dames d'honneur d'user» (*Henry V*, III, 4). Scott n'hésite pas non plus à se moquer du talent linguistique des Français. Au cinquante-huitième chapitre de *Waverley*, M. de Beaujeu essaie de commander un régiment de *Highlanders*:

‘Messieurs les sauvages Ecossois --dat is-- gentilmans sauvages, have the goodness d'arranger vous.’

The clan, comprehending the order more from the gesture than the words, and seeing the Prince himself present, hastened to dress their ranks.

‘Ah! ver well! dat is fort bien!’ said the Count de Beaujeu.

La page entière sert, on l'aura deviné, d'intermède comique entre deux affrontements militaires. Or (je ferme la parenthèse) au moment où parut *La chasse-galerie*, un auteur canadien-irlandais travestissait de manière fort semblable l'accent québécois. Dans *The Habitant and other French-Canadian Poems* (1897), le docteur William Henry Drummond met dans la bouche de ses paysans un anglais encore plus approximatif que celui de Joe le Cook, avec le succès de librairie qu'on sait. Loin d'en percevoir le goût douteux, de nombreux lecteurs --du Canada, des États-Unis, de la Grande-Bretagne-- croyaient que ces

⁶ Tel est le but avoué de l'auteur dans l'avertissement qui précède l'édition anglaise: «It is hardly necessary to apologize for having used in the narrative expressions typical of the rude life and character of the men whose language and superstition it is the intention of the writer to portray.» (A9)

poèmes patoisants offraient une prise directe sur les mœurs des habitants. L'historien littéraire Bill New recontextualise pour nous cette réception contemporaine. Il compare les vers de Drummond aux romans historiques de Sir Gilbert Parker, qui datent de la même époque et qui reflètent également «the agrarian bias of the imperialist sensibility⁷.» Pour Beaugrand, utiliser le français de cette façon-là reviendrait à accepter tel quel le regard d'autrui. La possibilité d'une *intérieurisation* ne doit pas être exclue, car les réactions québécoises aux poèmes du docteur Drummond furent, dans l'ensemble, plutôt positives: les francophones considéraient qu'il avait agi de bonne guerre⁸. Toutefois, les expressions et les mots français qui ponctuent le récit anglais de «La chasse-galerie» ne constituent ni un divertissement, ni un cryptogramme. Ils ne transcrivent pas un accent étranger, mais ont une visée plus ethnologique. Rappelons-nous le court texte sur lequel s'ouvre *La chasse-galerie* et que j'ai cité plus haut. Beaugrand y confesse vouloir «sauver de l'oubli, quelques-uns de ces contes du cru qui pourront servir plus tard à compléter une étude ou même à faire une simple compilation du *Folk-Lore* franco-canadien». Dans cette perspective, le recours à la langue du terroir sera une garantie d'authenticité certes, mais qui permet difficilement la distance critique par rapport à l'objet d'étude qu'exige l'écriture moderne. Alors que dans les légendes françaises, l'emploi d'anglicismes propres aux *shantymen* montre le souci qu'a l'auteur de rejoindre son lecteur, cette «illusion d'une langue de la proximité», comme l'appelle Paul Goetsch⁹, n'est guère possible en traduction. D'abord, les gallicismes ne s'y conforment pas au modèle ludico-gaulois dont je viens de donner quelques échantillons. Ensuite, ils font appel à des connaissances que ne possède pas toujours le nouveau public-cible. Ce qui attirait dans l'original, fait écran dans la traduction.

*

Quelle est la portée de l'expérience bilingue tentée par Honoré Beaugrand? Quel enseignement pouvons-nous en tirer quant aux rapports entre les deux littératures du Canada? En 1898, Benjamin Sulte déplore l'ignorance mutuelle des écrivains: «les livres français ne sortent guère de la province de Québec; les livres anglais n'y entrent presque pas. Vivant dans la même maison, nous ne passons pas par le même escalier¹⁰.» A première vue, la traduction

⁷ William H. New, *A History of Canadian Literature*, New York, New Amsterdam, 1989, p. 97.

⁸ En témoigne la préface du recueil, signée par nul autre que Louis Fréchette: «de semblables procédés ne peuvent que cimenter l'union de cœur et d'esprit qui doit exister entre toutes les fractions qui composent la grande famille canadienne appelée à vivre et à prospérer sous la même loi et le même drapeau.» William H. Drummond, *The Habitant [...]*, New York, Putnam, 1904, p. 1, cité d'après Guy Bouthillier et Jean Meynaud, *Le choc des langues au Québec (1760-1970)*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 1972, p. 287. Fréchette fera à son tour paraître deux volumes de contes, *Christmas in French Canada* (1899) et *La Noël au Canada* (1900).

⁹ Paul Goetsch, «Fingierte Mündlichkeit in der Erzählkunst entwickelter Schriftkulturen», *Poetica*, 17:3-4, 1985, p. 217 (je traduis).

¹⁰ Benjamin Sulte, *La langue française en Canada*, Lévis, Roy, 1898, p. 95.

serait toute désignée pour exporter les œuvres canadiennes-françaises et pour favoriser les contacts interculturels. Or s'il est vrai que Beaugrand a été publié aux États-Unis, on peut se demander dans quelle mesure il y a été effectivement *lu*. Tout en voulant recréer la communion entre le narrateur et le narrataire qui caractérise l'original, sa «Chasse-galerie» anglaise joue plutôt la carte de l'exotisme. Maladroitement, par-dessus le marché, car les passages en langue étrangère et les références culturelles rendent difficile une bonne compréhension de la traduction. En fait, celle-ci ne pouvait être appréciée que par les lecteurs qui éprouvaient déjà un certain intérêt pour le «*Folk-Lore* franco-canadien» et qui donc, auraient pu se reporter à la version française... Il ne paraît pas du tout certain que l'auteur ait vraiment rejoint un nouveau public avec son recueil de légendes, qu'il ait réussi à le faire «sort[ir] de la province de Québec», comme l'écrivait Sulte. Cela ne signifie pas pour autant que Beaugrand aurait traduit en vain ses textes. On peut supposer, par exemple, que l'effort lui a servi sur le plan personnel. En effet, l'édition limitée et luxueuse qu'il fit circuler dans le Montréal de 1900 a sans doute contribué à raffermir les liens entre les élites respectives des deux communautés linguistiques qui se partageaient la ville. Mais son impact a été des plus locaux et n'a pas modifié en profondeur les relations globales entre les deux systèmes, telles qu'elles ont été décrites, ici même, par Ben Shek¹¹. L'image qui conviendrait à l'autotraduction belgrandienne, en fin de compte, serait moins celle d'une main tendue que celle de deux mains jointes sur un seul et même ventre.

¹¹ Ben-Z. Shek, «Quelques réflexions sur la traduction dans le contexte socio-culturel canado-québécois», *Ellipse*, n° 21, 1977, p. 111-117.

BIBLIOGRAPHIE

- Beaugrand, Honoré. 1891. «La chasse-galerie. Conte du jour de l'an.» *La Patrie* (Montréal) 31 décembre 1891: 1-2.
- . 1892. «La chasse-galerie.» *The Century Illustrated Monthly Magazine* (New York) août 1892: 496-502.
- . 1900. *La chasse galerie and other Canadian Stories*, suivi de *La chasse galerie: légendes canadiennes*. Montreal: s.n. [Pelletier ?].
- . 1904. *New Studies of Canadian Folk Lore*. Montréal: Renouf.
- . 1989. *La Chasse-galerie et autres récits*. Éd. François Ricard. Montréal: PU de Montréal.
- Bouthillier, Guy & Jean Meynaud, éd. 1972. *Le choc des langues au Québec 1760-1970*. Montréal: PU du Québec.
- Dadazhanova, Munavvarkhon. 1984. «Both Are Primary: An 'Author's Translation' is a Creative Re-creation.» *Soviet Studies in Literature* 20.4: 67-79.
- Doyle, James. 1979. *Annie Howells and Achille Fréchette*. Toronto: U of Toronto P.
- Drummond, William Henry. 1904. *The Habitant and other French-Canadian poems*. New York: Putnam.
- Even-Zohar, Itamar & Gideon Toury, éd. 1981. *Translation Theory and Intercultural Relations* (= *Poetics Today* 2.4: 1-244).
- Fitch, Brian T. 1985. «The Status of Self-Translation.» *Texte* 4: 111-125.
- . 1988. *Beckett and Babel: an Investigation into the Status of the Bilingual Work*. Toronto: U of Toronto P.

- Gobard, Henri. 1976. *L'aliénation linguistique: analyse tétra-glossique*. 2e éd. Paris: Flammarion.
- Grutman, Rainier. 1990. «Le bilinguisme littéraire comme relation intersystémique.» *Canadian Review of Comparative Literature/Revue canadienne de littérature comparée* 17.3-4: 198-212.
- . 1993. «Mono versus Stereo: Bilingualism's Double Face.» *Visible Language* 27.1-2: 206-227.
- Hermans, Théo, éd. 1985. *The Manipulation of Literature*. London: Croom Helm.
- Holmes, James; José Lambert & Raymond van den Broeck, éd. 1978. *Literature and Translation: New Perspectives in Literary Studies*. Leuven: Acco.
- Levý, Jiří. 1967. «Translation as a Decision-Process.» *To Honor Roman Jakobson*. 3e volume. La Haye: Mouton. 1171-1182.
- New, William H. 1989. *A History of Canadian Literature*. New York: New Amsterdam.
- Noonan, Gerald. 1983. «Drummond.» *The Oxford Companion to Canadian Literature*. Oxford: Oxford UP. 213-214.
- Purkhardt, Brigitte. 1992. *La chasse-galerie, de la légende au mythe: la symbolique du vol magique dans les récits québécois de chasse-galerie*. Montréal: XYZ.
- Robin, Régine. 1994. «Speak Watt. Sur la polémique autour du livre de Nancy Huston.» *Spirale* 132: 3-4.
- Shakespeare, William. 1599. *The Life of Henry V*. Éd. John Russell Brown. New York: Signet-NAL, 1965.
- Stratford, Philip. 1986. *All the Polarities: Comparative Studies in Contemporary Canadian Novels in French and English*. Toronto: Essays in Canadian Writing P.
- . 1993. «L'écrivain clandestin.» *Liberté* 35.1: 120-131.
- Sulte, Benjamin. 1898. *La langue française en Canada*. Lévis: Roy.

HONORÉ BEAUGRAND, TRADUCTEUR DE LUI-MÊME

Thomas, Gerald. 1983. «Beaugrand.» *The Oxford Companion to Canadian Literature*. Oxford: Oxford UP. 47.

Toury, Gideon. 1978. «The Nature and Role of Norms in Literary Translation.» Holmes, Lambert & van den Broeck 83-100.

Source : *Ellipse*, n° 51, “De la traduction”, 1994, p. 45-53.